

Le poupe

Tout ce qui me traversait l'esprit, j'aurais pu le lui faire subir. Personne n'y aurait trouvé à redire. Rien ne m'empêchait de le traîner par une jambe la tête en bas, lui arracher une poignée de cheveux, le jeter contre le mur ou le piétiner au sol. Si ça me chantait, je pouvais aussi bien le noyer, le brûler, lui trancher le cou. Peut-être même qu'en me voyant faire, certains auraient ri de ma vitalité et de la variété de mes fantaisies.

Ne sachant pas très bien s'il fallait considérer cet être comme un garçon ou une fille, je ne lui ai pas choisi un prénom qui tranche. Conserver l'ambiguïté paraissait plus juste, il fallait quelque chose de neutre : *le poupe*, je l'appelai. Article masculin et rime féminine.

Seule avec lui la plupart du temps, je n'avais d'ailleurs pas besoin de l'intermédiaire d'un nom, je le tutoyais directement. Souvent aussi je disais : « Nous allons faire ceci » ou « Nous allons faire cela », sans distinguer entre nous deux. C'est seulement quand je m'inquiétais de ne pas savoir interpréter ses appels que je lui parlais à la troisième personne : « Et qu'est-ce qu'il avait mon poupe adoré ? »

Les autres ne se gênaient pas comme moi, avec leur poupe. Ils se servaient de lui sans égards ni scrupules, tantôt englués dans des douceurs mièvres à n'en plus finir, tantôt entraînés à des gronderies hystériques et des coups qui ne cessaient qu'avec la fatigue du bourreau. Ils se défoulaient et quand ils n'en avaient plus besoin, ils le laissaient traîner dans un coin ou l'enfermaient comme un vieux chiffon, sans même se soucier de le laisser dans une position confortable.

Peut-être qu'ils imitaient des scènes observées de près ou de loin. Ou alors ils croyaient revivre les mini-drames qu'ils avaient eux-mêmes traversés, les amplifiant, soit pour se venger, soit pour le seul plaisir de les répéter à satiété. Admettons qu'ils aient été bousculés ou punis, ils ne tardaient pas à infliger une raclée à leur proie docile. Il n'était pas rare, hélas, qu'ils s'acharnent bien au-delà de ce qu'eux-mêmes avaient enduré. Effet d'emballlement quasi automatique des paroles et des gestes brutaux ? Tentative d'effacer par la surenchère et l'humiliation la rage d'avoir été rabroués ? Hygiène mentale ? Déploiement de puissance sans but ? Pure ivresse ? Ils allaient jusqu'à se vanter de pouvoir le tuer à volonté et d'en éprouver beaucoup de plaisir. Ah, que je détestais leur voix sifflante

échappée de sous les portes ou par les fenêtres entrouvertes : « Et tiens ! et tiens ! et tiens ! »

On aurait dit que, pour eux, ce n'était qu'un jeu où tout se réduisait à une gymnastique bienfaisante, sans conséquences dans la vie *réelle*. S'imaginaient-ils que leurs sordides scénarios s'évanouiraient la nuit avec les ombres ? J'étais persuadée, au contraire, qu'en agissant de la sorte ils couraient des risques *incalculables*. Ils mettaient en danger leur entourage et leur propre personne. Ceux qui, par malchance, se seraient trouvés témoins vivraient sans le savoir sous une constante menace.

Lentement, les paroles dures qu'ils auraient entendues sans y prêter attention se mettraient à les miner de l'intérieur. Leurs sonorités criardes hanteraient l'atmosphère, imprégneraient les parois et leur tourneraient sans fin autour, invisibles vapeurs caustiques. Les insultes, les invectives cuisantes absorbées par les murs, les sols, les plafonds, seraient plus tard restituées comme la grosse chaleur des étés caniculaires qui a imprégné la pierre tout le jour. On s'étonne de l'éprouver encore à la nuit tombée, quand on espérait enfin un peu de fraîcheur. Sauf que ces rayonnements-là, au lieu de seulement échauffer l'air et les corps, les empoisonneraient insidieusement.

Malgré les apparences, le poupe n'était pas un simple jouet. Quand je le tenais dans mes deux mains, c'était un véritable être vivant que je cajolais. Un être d'autant plus digne d'attention qu'il était aussi incapable de se mouvoir par lui-même que de manifester sans ambiguïtés ses émotions et ses volontés. Impossible de douter qu'il ressentait tout. Il réagissait à la moindre sollicitation, à ceci près que sa chair ne pouvait pas tressaillir ni ses

muscles jouer. Son souffle, inaudible, impalpable, tourbillonnait dans ses poumons et ses bronches sans trouver d'issue. Ce qui se passait en lui restait emprisonné à l'intérieur d'un cercle que personne n'aurait pu rompre. Moi seule savais en recueillir les rythmes silencieux.

Soumis à une telle contention, il n'avait pas d'autre choix que de s'en remettre à mon expérience. Sans arrêt, je restais attentive à détecter le signe le plus évanescent et j'y répondais juste à l'instant où il allait apparaître, avec toute la délicatesse possible. Pas comme ces fofolles qui secouent leur poupe sans ménagement, leur torchent le nez avec un bout de leur robe ou de leur chemise, sans un regard. Elles s'imaginent qu'elles le connaissent de fond en comble, à l'instinct, alors que n'importe quel idiot pourrait constater qu'elles ne font qu'imiter les manies de leurs aînées. Vantardes, elles prennent des airs de matrones ou de déesses sorties des eaux pour clamer à la ronde : « Je le connais comme si je l'avais fait ». Peu leur importe de n'y être pour rien ou presque s'il est là, leur poupe ; elles se l'approprient comme si elles venaient de vous le pondre tout chaud sous le nez.

À quels repères se fier, me dira-t-on ? Il n'était pas équipé pour parler et, de toutes façons, je savais bien qu'au stade où il en était, il n'aurait pas pu formuler des phrases ni même articuler des mots complets. À quoi aurait servi de lui prêter des cris ou des gémissements en cas de malaise ? Aucun gazouillis ne témoignait non plus des moments agréables où il s'ébattait avec allégresse. Pourtant il semblait parfois qu'un faible filet de voix, presque épuisé, tentait de se frayer un passage quand je me penchais lentement vers lui ou juste au moment où